

longue carrière au cabinet de lord Russell.

L'Angleterre a vu s'éteindre doucement, il y a huit jours, dans une paisible et sereine vieillesse, une des plus pures et des plus dignes existences qui aient traversé en ce siècle les prospérités et les infortunes des grandeurs humaines. D'universelles sympathies ont suivi de France dans son départ de la terre la belle âme de la reine Marie-Amélie. Comment eût-il pu en être autrement ? C'est un grand honneur pour la reine Marie-Amélie et pour la France que pendant qu'elle régnait parmi nous, au milieu des violences et des licences de luttes politiques les plus passionnées, jamais une pensée de calomnie ou de haine ne soit sorti d'aucun parti, d'aucune classe pour effleurer sa renommée. Tous parmi nous ont compris, vénéré, aimé ses vertus. A toutes les époques de sa vie, la reine ne songea qu'à pratiquer avec simplicité, droiture et fermeté son devoir. On ne saurait essayer de tracer ici une esquisse de cette grande et attachante figure. Nous n'avons point à parler non plus des malheurs qu'elle a fait plaindre et respecter par la dignité avec laquelle elle a su les supporter. Ces malheurs ne lui étaient point personnels en quelque sorte ; elle n'avait fait, quand à elle, aucune avance égoïste à la fortune, et ne se sentait frappée que dans les êtres qu'elle chérissait. Ce ne serait point rendre un hommage com-

plet à la reine Marie-Amélie que de la séparer dans nos regrets et dans nos souvenirs de ceux qu'elle a aimés avec une si constante sollicitude. On ne peut penser à ses vertus sans en voir le reflet sur l'homme remarquable et bon, le roi Louis-Philippe, pour qui elle professa une si tendre admiration, et qui dut exercer sur son esprit et son cœur une si pénétrante influence. Le grand mérite et l'œuvre principale de Marie-Amélie fut d'être une mère sans égale à notre époque, de faire épanouir et de maintenir autour d'elle un esprit et des vertus de famille qu'on a rarement vues réunies à un semblable degré. La reine en elle fut malheureuse assurément et souffrit cruellement pour les siens ; mais osons dire, au moment de sa mort, que la mère fut heureuse et récompensée dans ses enfants. Ces princes, qu'elle avait toujours instruits à remplir avec simplicité et désintéressement leurs devoirs envers la France, elle les a gardés auprès d'elle jusqu'à la fin. Elle a eu la consolation de bénir les enfants de ses petits-enfants. Elle a laissé d'honnêtes et nobles exemples, et les bons sentiments que la nouvelle de sa mort a éveillés partout au milieu de nous sont comme un dernier bienfait qu'elle a rendu à son pays.

E. FORCADE.